

Violence et adolescence

Enjeux éducatifs et politiques

Introduction

« Depuis longtemps les adultes dramatisent la violence des jeunes. Cela correspond à une crise de maturité. La vitalité des ados s'oppose à l'apparition du déclin des adultes, ce qui indique la fin de notre monde, soumet les adultes à un deuil. » Didier Robin a partagé son analyse avec le CEFA lors d'une conférence organisée le 6 mai 2010.

La violence chez les adolescents est déjà un sujet beaucoup abordé, et ce sans doute avant même que le concept d'adolescence apparaisse. Nous ne prétendons ni faire une synthèse ni apporter un discours neuf mais simplement un angle particulier.

La déstructuration des familles et l'évolution des rapports hommes-femmes au cours de ces dernières décennies a fait couler beaucoup d'encre et chaque acteur en prise avec les enjeux éducationnels l'évoque, comme cela a été le cas dans plusieurs des conférences organisées autour de l'adolescence ce printemps 2010 au CEFA. Tout changement de repères est perturbant et l'on cherche bien souvent les causes sans pour autant profiter de ce que Didier Robin pointait comme le potentiel positif d'une crise, créatif disait Martine Goffin¹, pour envisager l'avenir, ouvrir le champ des possibles... et ainsi donner ce que nous demandent les générations qui nous suivent : une promesse d'avenir sur des balises encourageantes. « Voir ce qui va bien est nécessaire pour faire un bon choix politique »²

De quelles violences parle-t-on ?

L'image que l'on se fait de la violence masculine est plus physique, plus spectaculaire, tandis que chez les femmes, elle est davantage muselée, inscrite dans la sphère psychologique et langagière, auxquelles elles auraient un accès « plus rapide et plus performant »³. Il faut dire que l'éducation différenciée des filles et des garçons réprime l'expression de l'agressivité chez les premières dès le plus jeune âge tandis qu'elle l'encourage chez les seconds. L'action et la force physique étant reléguées au second plan pour les filles, leur éducation favorisera le développement de la parole. Ces catégorisations genrées ont été étudiées et dénoncées depuis quelques dizaines d'années par les féministes⁴. On observe pourtant toujours une même tendance de définition des comportements attendus pour chaque sexe, histoire de se rassurer. Il n'est qu'à voir le succès de la pièce *Les hommes viennent de Mars, les femmes de Vénus*, tirée du best-seller du même nom, où le public semble se retrouver et se conforter dans des stéréotypes éculés. Dès lors que la nuance paraît manquer dans l'observation rapportée, il nous paraît nécessaire de faire la part des choses entre le constat réel de tendances liées à l'éducation différenciée qui oriente comportements et expressions, et des stéréotypes intégrés a priori par les professionnels de l'éducation et de la santé qui vont projeter ceux-ci sur les jeunes qu'ils rencontrent, et reproduire un discours généralisant.

Nous n'aborderons pas ici les violences interpersonnelles sexistes ou dans les relations amoureuses, qui ne sont pas spécifiques par rapport à ce que vivent les adultes, mais bien plutôt un miroir embryonnaire, inquiétant, certes.⁵

Il est important, selon Didier Robin, de distinguer la violence chez les ados, peu présente, et celle chez les jeunes hommes (18-30 ans) bien plus fréquente. Les ados sont plutôt confrontés à la violence de la modification de leur corps, à l'émergence de la sexualité. La poussée vitale de la puberté est en décalage avec l'appareil psychique encore en construction. Dès 18 ans, on a une meilleure perception corporelle pour canaliser la violence contre autrui, contre soi ou pour réaliser des projets : énergie qui donne lieu à la création. Les ados sont plus maladroits, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'expression d'une certaine violence, mais moins bien ciblée. Les adolescents seraient statistiquement rarement meurtriers, contrairement aux quinquagénaires.

Les cliniciens constatent que les adolescentes vont davantage retourner la violence contre elles (troubles alimentaires, errance, relations sexuelles à risques, cutting), dans la logique de l'acceptation du corps changeant et de l'expression de la sexualité évoquées plus haut. Un corps qui change donc aux prises avec les enjeux du corps féminin idéal proposé par la société occidentale. Faire violence à son corps est une sorte d'habitude féminine : « Se priver de nourriture, se taillader, se gaver et se faire vomir, sont autant d'actes de souffrance que l'on s'impose à soi-même. Ce sont des formes d'automutilation culturellement admises qui nous conditionnent à contrôler nos corps »⁶. Cette violence vient à la fois d'une pression au contrôle et d'une tentative d'évasion de son corps, lieu de conflits en regard duquel s'exprime parfois du dégoût, alors même qu'il est une des sources les plus importantes de l'estime de soi... mais de manière pervertie : « Pratiquement toutes les femmes dans notre société sont élevées dans l'idée que l'estime de soi est associée à l'apparence »⁷.

C'est aussi pour l'adolescente, l'expression d'une difficulté à canaliser les émotions, les tensions avec l'entourage, et donc une manière d'apaiser les douleurs mentales et les pensées obsédantes. L'auto-scarification peut ainsi passer inaperçue, et permet d'éviter un conflit non souhaitable avec l'adulte, par exemple une mère fragilisée.

Un monde de moins en moins violent ?

Depuis le Moyen-Âge, nous sommes dans un processus civilisateur de domination croissante de la pulsionalité⁸. La violence extérieure envers autrui est devenue au fil des siècles de moins en moins acceptable. Des lois ont

ainsi balisé un des droits fondamentaux de l'être humain : le droit à la vie et à la sûreté de sa personne.

La tendance est donc à une réduction de l'expression directe de la violence. Faute de trouver une réalisation positive, la violence tend à être de plus en plus souvent retournée contre soi. Le nombre de suicides a augmenté, et est la deuxième cause de mortalité des ados après les accidents. Il y a actuellement dix fois plus de risques de se tuer que d'être tué. Didier Robin explique cela entre autres par une fragilisation des liens due à l'individualisme. La solidarité qui permet à l'individu de s'appuyer sur le groupe fait défaut, aussi bien qu'un manque de perspectives porteuses.

Enjeux pour l'adolescent-e, porteur-se d'avenir

L'adolescent-e en processus de construction et d'autonomisation remet en chantier des choses acquises enfant. Après un début de socialisation à l'extérieur de la famille et d'apprentissages en maternelle et primaire, ressurgissent les questions de désir, sexualité et métaphysique. Dans la famille, chaque membre à ce moment amorce un changement de statut, se retrouve face à une redéfinition de sa place.

L'ado risque d'être le maillon faible dans ce système familial si les tensions se focalisent sur lui/elle. Il se trouve donc doublement fragilisé.

Face au risque de rupture de lien, garder le contact visuel entre adulte et adolescent reste essentiel pour ne pas rendre la tâche de l'ado plus compliquée, nous dit encore Didier Robin. Dans le débordement actuel de contacts virtuels qui mettent l'autre à distance, il/elle a en effet besoin de se confronter à un mouvement.

Aussi est-il important de ne pas confondre conflit et violence : le conflit construit notre rapport au monde, voire désamorce la violence. Éviter tout affrontement n'est pas émancipateur.

Par ailleurs, deux manières de canaliser la violence existent, ou sont à réinventer, pour autant qu'elles adoptent une optique coopérative et respectueuse de l'intégrité des personnes : l'activité physique, et le rite initiatique. L'appartenance à un groupe est une ressource sociale sur laquelle s'appuyer. Le sentiment de sécurité se construit dans la relation avec les autres, nous disent les

psychothérapeutes. « Plus l'enfant aura intériorisé une relation de confiance et de sécurité avec l'environnement, plus il sera porteur de sa propre capacité de se sécuriser lui-même et d'être au contact de ses ressources personnelles, de plaisir notamment, plus il sera autonome et capable de s'ouvrir aux tiers. »⁹

L'activité physique permet une appréhension du corps comme lieu de découverte de ses potentialités, d'expression notamment, et de plaisir, pour autant qu'on évite l'écueil de la normalisation et de la performance. Ceci vaut encore davantage pour les filles, d'une part du fait que l'on sait qu'entre 12 et 17 ans, elles sont les plus enclines à abandonner toute activité physique ou sportive, le sport constituant encore un fief de la virilité. D'autre part, comme nous l'avons vu plus haut, sortir des pressions normalisantes liées au genre féminin et du repli sur soi, voire de la coupure avec son corps, est une question essentielle de santé.

D'un point de vue politique, Didier Robin rappelle avec justesse qu'il importe dans nos sociétés plus que jamais de distinguer la sûreté, élément objectivable, et la sécurité qui relève davantage du sentiment : aujourd'hui, la sûreté n'a jamais été aussi peu menacée, par contre on crée un décalage en répondant au sentiment d'insécurité par plus de sûreté. Et cette réponse dite sécuritaire est un danger pour la démocratie, en même temps qu'elle a pour effet pervers de renforcer le sentiment d'insécurité, donc la peur de l'autre, et la rupture de lien.

Si l'enjeu paraît de prime abord éducatif, il est aussi politique : il faut se méfier de toute instrumentalisation.

Notes

1. GOFFIN M., *La crise d'adolescence, crise couple/famille en lien avec la crise de la société*, conférence, CEFA asbl, 22 avril 2010; DELZENNE Y., LALMAN L., *La crise d'adolescence entre crise familiale et crise de la société*, CEFA asbl, septembre 2010.
2. ROBIN D., *Les enjeux de la violence à l'adolescence*, conférence, CEFA asbl, 6 mai 2010.
3. *Ibid.*
4. Voir BELLOTTI E.G., *Du côté des petites filles*, Paris: Éditions des Femmes, 1973 et aussi BAUDELLOT C., ESTABLET R., *Quoi de neuf chez les filles? Entre stéréotypes et libertés*, Nathan, 2007.
5. Voir par exemple *Faits&Gestes* n°3, « Amour et violences chez les jeunes », Communauté Française de Belgique, 2007.
6. *Mon corps est un champ de bataille*, éd. Ma Colère, 2005, p. 89.
7. *Ibid.*, p. 87.
8. Voir ELIAS N., *La civilisation des mœurs*, Pocket Agora, 1974.
9. JEAMMET P., « L'adolescent, aujourd'hui. Réflexions d'un clinicien sur la violence à l'adolescence », www.yapaka.be

Bibliographie

- DELZENNE Y., LALMAN L., *La crise d'adolescence, entre crise familiale et crise de la société*, CEFA asbl, septembre 2010
- ROBIN D., *Les enjeux de la violence à l'adolescence*, conférence, CEFA asbl, 6 mai 2010
- BELLOTTI E.G., *Du côté des petites filles*, Paris: Éditions des Femmes, 1973 et aussi BAUDELLOT C., ESTABLET R., *Quoi de neuf chez les filles? Entre stéréotypes et libertés*, Nathan, 2007
- *Faits&Gestes* n°23, « Amour et violences chez les jeunes », Communauté Française de Belgique, 2007
- *Mon corps est un champ de bataille*, éd. Ma Colère, 2005
- ELIAS N., *La civilisation des mœurs*, Pocket Agora, 1974
- JEAMMET P., « L'adolescent, aujourd'hui, Réflexions d'un clinicien sur la violence à l'adolescence », www.yapaka.be
-

CEFA^{asbl}
www.asblcefa.be

Avec le soutien de la Communauté Française de Belgique
et de la Province du Brabant wallon

